

Suzanne Derieux

S'il plaît
à Dieu

Un Arbre de Vie, IV

Roman historique

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'UNE AIDE À LA PUBLICATION ACCORDÉE
PAR LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES AFFAIRES CULTURELLES,



LES REPÈRES CHRONOLOGIQUES, LES SOURCES,
LES SOUVENIRS ET GRATITUDE, LES ŒUVRES DE SUZANNE DERIEUX,
LES ARBRES GÉNÉALOGIQUES ET LE SOMMAIRE SE TROUVENT
À LA FIN DE CE VOLUME

DEUX CARTES, SITUATION À L'ÉPOQUE DE « S'IL PLAÎT À DIEU »
SE TROUVENT SOUS LES DEUX RABATS

« S'IL PLAÎT À DIEU »,
UN ARBRE DE VIE, IV
QUATRE CENT ONZIÈME OUVRAGE PUBLIÉ
PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE JANINE GOUMAZ,
DE JEAN-CHARLES & DE MARTINE PIGUET, ET DE DANIELA SPRING
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE : AQUARELLE DE JEAN-ANTOINE LINK.
« GENÈVE, VUE PRISE DE SÉCHERON »,
ENTRE 1800 ET 1864 © BIBLIOTHÈQUE DE GENÈVE
(DOCUMENT FOURNI AVEC L'AIDE DE M^{ME} MARTINE PIGUET)
CARTES (SOUS LES RABATS) : MICROGIS S.A., SAINT-SULPICE (VD)
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : © GERMINAL ROAUX
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-449-6
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2019 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

Élisabeth-Antoinette von Gonzenbach, fille cadette du Junker Georg-Leonhard, naît en 1755 au Vieux Château de Hauptwil, en Thurgovie. Elle perd sa mère à l'âge de huit ans. Sa sœur aînée Anna (1742), épouse de Johannes Schläpfer, vit à Speicher, dans les rhodes extérieures du canton d'Appenzell. Anton, son frère (1748), s'initie aux affaires de son père dans le commerce et le tissage du coton, en jouant du violon avec talent. Il épouse sa cousine Ursula von Gonzenbach (1751) du Grand Château. Après deux années passées à Lyon, où elle étudie le clavecin et le chant, Élisabeth se marie à Hauptwil avec David-Emmanuel Develay (1736) bourgeois d'Yverdon, dans les États de Vaud conquis par le canton de Berne, et bourgeois de Genève, où il joue un rôle actif dans le parti des Représentants.

Élisabeth aura huit enfants. Les deux aînés naissent à Genève : Suzette en décembre 1780, Jean-Emmanuel en juin 1782, pendant le siège de la ville, suivi de sa reddition entraînant la chute du parti des Représentants. Les Develay quittent Genève. Jean-Charles (1784) et François (1785) naissent au Vieux Château de Hauptwil, Caroline

(1786), Henri (1787) puis Georgina (1789), la septième, à la colonie suisse de Constance.

Au moment de la Révolution française, le gouvernement de Genève amnistie et rappelle les Représentants et leurs alliés. En 1790, après le retour des Develay à Genève, David-Emmanuel est frappé de porphyrie, maladie gravissime qui atteint sa raison. Il se croit empoisonné, accuse sa femme d'infidélité, refuse de reconnaître David-Léonard (1791), son huitième enfant né et baptisé à Genève, qui porte son nom. Il emmène de Genève les cadets, fait enlever les trois aînés et en obtient la garde exclusive à Yverdon.

Élisabeth, recueillie avec David-Léonard par son frère Anton à Hauptwil, est convoquée à Yverdon neuf ans plus tard, après le décès de son mari. Elle trouve ses enfants dans la misère, la famille est sous tutelle. Des connaissances de longue date, Henri et Louise Hentsch-Cardoini, Jean-Théodore et Pernelle Rivier-Vieusseux lui viennent rapidement en aide sans parvenir à lever la tutelle.

Lors d'une visite à Yverdon de Pernelle Rivier, le jeune pasteur genevois Louis Ferrière (1767), précepteur du fils unique des Rivier, tombe amoureux de Suzette Develay et désire l'épouser. Momentanément aumônier de l'hôpital de Genève, devenue chef-lieu du département français du Léman, il se prépare à fonder un institut d'éducation pour jeunes garçons. Suzette refuse de s'engager : elle est trop jeune, ses frères et sœurs ont besoin d'elle, elle craint que la porphyrie soit héréditaire. Ferrière attend, insiste, lui promet que, en toutes circonstances, il soutiendra Élisabeth Develay et chacun de ses enfants. Suzette accepte, elle partagera sa vie et sa vocation.

PENDANT LE MIRAGE
DE LA PAIX

avril 1802-septembre 1805

LE MARIAGE DE SUZETTE DEVELAY
ET DE LOUIS FERRIÈRE

*Élisabeth Develay et ses filles Suzette et Caroline quittent
Yverdon et retrouvent Jean-Emmanuel chez les Hentsch,
à Genève, annexée par la France*

16 avril 1802

Le coche roule à vive allure. Le 16 avril 1802, Élisabeth Develay avec ses filles, Suzette et Caroline, quitte Yverdon, le canton de Vaud et la Suisse pour la France. Dans douze jours, Suzette se mariera à Genève. D'ici là, Élisabeth et Caroline aménageront l'appartement choisi par Louis, où elles recevront trois pensionnaires.

Un grand élan de découvertes envahit Suzette. Elle apprendra à son mari la légèreté. Quand il a commencé à énumérer les travaux de remise à neuf de leur appartement, elle l'a interrompu, préférant en avoir la surprise. Son érudition ne l'impressionne pas, en revanche, des idées si nouvelles lui viennent à l'esprit auprès de lui. Caroline ne pense qu'au bal, où elle pourra danser comme au Piémont.

Le soir tombe, le coche entre dans la cour des Hentsch. Jean-Emmanuel et la maisonnée s'affairent autour des voyageuses. Les mains sur les épaules de

Suzette, Jean-Emmanuel regarde sa sœur au fond des yeux :

— Es-tu enfin amoureuse ?

— C'est à toi de me faire des confidences.

— Je n'en ai pas le temps. Maman ne loge pas ici. Je dois la conduire chez la sœur de Louis, Andrienne Sordet.

Restée au bas du perron, Suzette regarde la voiture s'éloigner avec l'envie d'appeler « Jeanmanne ! » comme lorsqu'elle partait à sa recherche quand ils étaient petits. Un châle se pose sur ses épaules :

— Venez, l'invite Louise Hentsch. La nuit est humide. Votre frère va bien. Mon mari ne tarit pas d'éloges à son sujet. Nous nous retrouverons tous à la cathédrale dimanche. Les cloches sonneront de nouveau pour Pâques, elles se sont tues plus de quatre ans.

Dans les rues de Genève, Élisabeth glisse son bras sous celui de son fils :

— Enfin je te retrouve. Tu viendras nous voir souvent. Quelle vie mènes-tu ici ?

— Je me consume en écritures, la tête bourrée de chiffres et de noms.

— Es-tu heureux ?

— Parfaitement heureux d'être avec toi.

— Et la musique ? s'enquiert-elle, la voix hésitante à la pensée des leçons de flûte qu'il prenait avec Sophie Vieusseux.

— Je fais partie d'un chœur, tu pourras nous entendre à la cathédrale dimanche prochain.

— Ton père n'allait pas à la cathédrale mais au Temple neuf.

— Le temple de la Fusterie ?

— Oui, le temple construit pour l'accueil des réfugiés huguenots. Avant ta naissance, Genève était assiégée, la cathédrale abritait une réserve de poudre !

— Il faut oublier les guerres et les révolutions, maman. La France et l'Angleterre ont réglé le sort de leurs colonies, la paix est signée. Les chrétiens luthériens, réformés et romains peuvent célébrer leur culte librement. Enfin, pour moi c'est le plus important, tu as pu nous rejoindre, nous sommes ensemble et en sécurité.

Élisabeth insiste :

— C'est l'Édit de Pacification, le « Code Noir », accepté à la cathédrale, qui décida ton père de quitter Genève dont il était bourgeois.

— Et voici que vingt ans plus tard, la paix retrouvée, je t'y accueille pour le mariage de Suzette !

Les cloches de la cathédrale
Pâques, 28 germinal an x

(18 avril 1802)

Ils se sont levés de très bonne heure, les Genevois. En ce 28 germinal an x (18 avril 1802), du Salève au Jura, aucune brume ne ternit la pureté de l'air. Alléluia ! La journée sera une épreuve d'endurance. Après une solide collation, bien chaussées, Élisabeth et Andrienne vérifient le contenu de leur réticule.

Huit heures : Antoine Sordet consulte sa montre, l'appel de la Collavine retentit. Fini le temps de la méfiance où l'on se claquemurait chez soi, on se salue joyeusement entre voisins. La foule gravit la colline, Élisabeth retrouve ses enfants sur le parvis.

La Bellerive sonne la demi de huit heures, les portes s'ouvrent. Jean-Emmanuel guide sa famille au lieu de la meilleure acoustique. Élisabeth ne pense qu'au bonheur de s'asseoir entre Suzette et Caroline. Leurs mains se cherchent, s'étreignent, se quittent le temps d'une prière, se retrouvent.

Le timbre grave de la Clémence annonce l'entrée des catéchumènes. Le son des orgues s'élanche dans la

nef, la chorale entonne un cantique qu'Élisabeth chantait avant la naissance de Suzette. Le récit de Pâques résonne aux confins de l'édifice.

Le pasteur et modérateur Pierre Picot monte en chaire. Son sermon évoque le peuple juif revenant de Babylone à Jérusalem, qui bâtit un autel à l'Éternel et réapprend sa loi avant de lui construire un temple. Dans la situation actuelle – chacun pense à l'annexion française qui ne peut être que provisoire – Genève doit rester pour les chrétiens réformés par Calvin un havre où se transmet la ferveur et l'enseignement des siècles précédents.

« Notre Seigneur est ressuscité ! Jour de Pâques, jour de paix et d'espoir. »

Un chant encore, *Grand Dieu, nous te bénissons...* Élisabeth accompagne la voix de ses enfants d'une voix profonde qu'elle ne se connaissait pas. Elle sent la présence de son mari à ses côtés : la mort n'est pas une séparation définitive, sûrement personne ne quitte ses êtres chers avant d'avoir effacé tous les malentendus.

« Allez en paix.

Que la paix de Dieu resplendisse sur le monde. »

« J'ai vu les anges, j'ai vu les anges ! » s'écrie une voix d'enfant.

— Avez-vous vu les anges ? demande Louise Hentsch en rejoignant ses protégées au soleil de midi d'un grand printemps.

» Ma voiture nous attend à deux pas, chère Élisabeth, venez avec moi. Nous dînerons rapidement, Suzette désire se rendre cet après-midi au temple de la Fusterie où fut célébré son baptême.

À vrai dire, Suzette tient à se rendre au temple de la Fusterie pour rencontrer le pasteur Pierre Bourrit. Elle ne l'a pas revu depuis son mariage à la Bretonnière avec sa cousine Fanny, la cadette des filles de tante Sarah. Fanny à qui elle avait offert sa couronne et son bouquet... Fanny la confidente de ses quinze ans... Fanny, morte deux jours après la naissance d'une petite fille qui devrait avoir six ans aujourd'hui.

Le temple est déjà rempli de jeunes gens rejoignant leur volée de catéchumènes. Chants, prières, recueillement, Élisabeth s'abandonne à la spontanéité de l'assemblée.

— La paix des nations est chose fragile, dit le pasteur. Jour après jour, accueillez la paix que vous offre Jésus-Christ; une paix de l'âme, quelles que soient les circonstances.

« Il dit vrai, pense Élisabeth, Fanny avait raison de l'aimer. »

Pierre Bourrit, ému, se souvient des leçons de catéchisme qu'il donnait à Suzette. La fillette qu'il tient par la main lui sourit. Sa maman d'aujourd'hui lui a fait cadeau d'une sœur et d'un petit frère.

Douceur de la lumière de fin d'après-midi. À quelques pas de là, le Rhône, auprès duquel la Grande-Rivière d'Yverdon ne serait qu'un ruisseau.

— Madame Hentsch nous attend, maman, dit Suzette en lui prenant le bras. Nous te raccompagnons chez les Sordet. Caroline te rejoindra demain. J'aurai à faire toute la journée avec Louis.

Installation rue Beauregard
Contrat et bénédiction

6-8 floréal an x (26-28 avril 1802)

Les Sordet donnent des cours élémentaires. Andrienne, qui se targue d'enseigner la meilleure prononciation du français, offre d'améliorer celle d'Élisabeth, tout en faisant allusion aux dépenses occasionnées par ce mariage. Louis pouvait prétendre à un parti plus fortuné mais Suzette a les capacités d'une maîtresse de pension et veillera sur leur père, Abraham Ferrière, maître horloger, qui a beaucoup baissé.

— Vous avez quitté Yverdon à temps, annonce Antoine Sordet. En Suisse, les Unitaires ont renversé le gouvernement fédéraliste la veille de Pâques. C'est le quatrième coup d'État suivi d'un changement de constitution en deux ans !

*
* *

Caroline, en train d'aménager l'appartement rue Beauregard, réconforte sa mère :

— Repose-toi, maman. Tout ira bien, même si nous ne savons plus quel jour nous sommes avec ce calendrier révolutionnaire. Le contrat de mariage n'aura lieu que le 26 avril.

— Il est déjà signé. Louis prend à sa charge la rénovation de l'appartement et tous les frais de la noce. Ta sœur apporte en dot un important trousseau.

Ni Caroline ni les Sordet ne sont convoqués à l'étude du notaire Boin le 26 avril. Accompagnée de Jean-Emmanuel, Élisabeth fait la connaissance du père et du frère de Louise Hentsch, le pasteur et le professeur Cardoini, de Sophie Vieusseux, devenue M^{me} Jean Peschier trois semaines plus tôt, et s'étonne de la présence du tuteur Penserot. Elle ne s'attendait pas, pendant la longue lecture du document, à apprendre *la part des biens délaissés par le prédécédé dont jouira le survivant ni que ledit époux, donc Louis, donnerait à ladite future épouse pour bagues, bijoux et frais de noce, douze cents livres argent de France, que sa femme lui restituerait en dot !* Louis a-t-il voulu se conformer aux usages de la bourgeoisie genevoise ? Aucun contrat n'évite les maladies et les guerres.

Le notaire répète son nom. Elle ne peut refuser de signer.

Le banquier Hentsch, le tuteur Penserot, Louis Ferrière parlent à l'écart, contrariés. Le quatrième coup d'État, la veille de Pâques, n'a pas permis aux douze cents livres argent de France, bien parvenus à Yverdon, de repasser la frontière. À la veille de son mariage, Louis se trouve entièrement démuné.

Suzette s'approche :

— Ne t'inquiète pas, maman. Ta signature n'est pas requise pour le mariage civil. Tu auras le temps de te reposer demain.

Le temps de mettre la dernière main à sa coiffure, de caresser le beau tissu de sa robe, une robe de jeune femme mise à sa taille, qui, face au miroir, lui rend son sourire et sa vivacité.

*
* *

Chez les Hentsch, le 28 avril, dans l'attente de la cérémonie religieuse, l'entrain de Caroline virevoltant devant le miroir contraste avec la réserve de sa sœur.

— Je regrette comme vous, Suzette, que votre mère ne soit pas avec nous en ce moment, dit M^{me} Hentsch. Madame Sordet avait insisté pour faire sa connaissance avant votre mariage.

— Merci, répond évasivement Suzette, qui pensait à l'absence de Georgina, à celle de ses frères Henri, François et Jean-Charles, à ses cousins de la Bretonnière et de Hauptwil.

Pour Élisabeth, isolée dans la famille Sordet, l'attente est longue avant de monter dans la voiture louée pour l'occasion. Elle s'arrête devant une porte latérale de la chapelle. Antoine Sordet consulte sa montre, on est à l'heure.

« Où se forme le cortège ? Pourquoi le carillon ne nous accueille-t-il pas ? » s'inquiète Élisabeth. À l'entrée d'un couloir peu éclairé, elle se raidit.

— Mon frère est encore l'aumônier de l'hôpital. N'ayant plus les moyens d'inviter le personnel de l'établissement, il nous a demandé la discrétion, lui souffle Andrienne.

Élisabeth se laisse placer à la droite d'Abraham Ferrière. Devant elle les chaises destinées aux futurs époux et à leurs amis de noce.

Suzette s'avance, conduite par Monsieur Henri Hentsch. Le pasteur lit l'échange des promesses et la bénédiction.

Une table de vingt-deux couverts a été dressée dans l'appartement du futur pensionnat Ferrière. Les vins et l'excellence du repas sont unanimement appréciés. On applaudit les vœux paternels du banquier Hentsch, la prestation du chœur dont fait partie Jean-Emmanuel, le discours remarquable, un peu long, du professeur Cardoini. Suzette est ravissante, Louis radieux, Caroline désolée de ne pouvoir danser.

*Élisabeth écrit à son frère et sa belle-sœur à Hauptwil,
puis à son fils François à Lyon
Rencontre, à La Tour, de Jean-Charles et Paul Appia*

mai 1802

Trois pensionnaires de langues allemande, anglaise et italienne se sont installés rue Beauregard. Désireux d'apprendre rapidement le français, ils profitent de leur seul après-midi de congé pour découvrir la ville et la campagne environnante avec Caroline, ravie d'étrenner son rôle d'institutrice. Élisabeth peut enfin s'adonner à sa correspondance. Pour son frère Anton et sa belle-sœur Ursula à Hauptwil, elle témoigne de la joie et de la ferveur des Genevois le jour de Pâques. Du mariage à peine évoqué, elle passe à la gaîté de sa fille ce matin, à la sortie du culte, et sourit à la pensée que Louis laisse de plus en plus souvent sa redingote de grand savoir au vestiaire. En aucun cas, elle n'avouerait à sa famille que le jeune ménage vit momentanément dans une laborieuse économie.

Pour François, dix-sept ans, en apprentissage de commerce à Lyon, elle laisse courir sa plume :

Que deviens-tu, mon cher enfant ? Suzette te décrira elle-même le jour de sa noce pendant lequel tu nous as à tous manqué. Je t'en prie, parle-moi de ton travail et de tes

nouvelles connaissances. Les premiers temps passés dans une ville étrangère sont difficiles. Les anciens amis et la famille vous manquent. Sache que tu peux tout confier à ta mère.

François ne reviendra pas à Genève avant l'année prochaine, en revanche son frère Jean-Charles, qui étudie la médecine à Turin, annonce sa venue durant l'été. Il avait dû quitter Yverdon avant le retour de sa mère, pour éviter la conscription imposée par le Directoire helvétique. C'est le seul de ses enfants que, depuis huit ans, elle n'a pas revu.

*
* *

Ayant achevé la traduction du cours de physiologie du Professeur Moriondo...

... L'instinct précédé du besoin, le hasard, l'observation, l'analogie et le raisonnement furent les premiers inventeurs de l'art médical...

Jean-Charles se rend à Pignerol chez son tuteur, le préfet Geymet.

— C'est bien, très bien, jeune homme, approuve-t-il en lisant les attestations de ses professeurs. Nous n'attendions pas moins de la bonne souche des Develay. Tu feras la connaissance de Paul Appia à La Tour chez ta tante. Il se rend à Genève. Vous ferez la route ensemble.

Charlotte Peyrot félicite son neveu pour ses études :

— Un an encore et tu pourras t'installer. Le maire de Luserne m'a demandé l'autre jour si on pouvait compter sur toi dans la région.

— Pas avant des années, peut-être jamais. Pourquoi m'installer ? Un chirurgien peut aller de pays en pays pour s'instruire et enseigner.

— On ne peut pas étudier toute sa vie. Nous manquons de médecins. Je suis sûre que ton père serait heureux de te savoir à Pignerol ou à La Tour...

— ...ou à Yverdon, ou à Genève... Comment veux-tu que je sache aujourd'hui où je serai dans cinq ans ?

Le marteau de la porte retombe. Paul Appia, de petite taille, se présente. La première pensée de Jean-Charles est que ce compagnon de route aura de la peine à suivre son pas, mais Paul est bon marcheur. Il a fait son apprentissage d'horloger chez les Moraves de Sainte-Croix, dans le Jura. C'est avec eux que Jean-Charles a quitté Yverdon pour La Tour.

La saison leur permettra d'emprunter des sentiers qui abrègeront leur route. En s'assurant que rien ne manque au baluchon de son neveu, Charlotte Peyrot soupire :

— Tu vas revoir ta mère...

Jean-Charles ne perçoit que l'émotion de son cœur : « Je reverrai maman ! »

*De La Tour Pélice à Genève,
les vocations de Jean-Charles et de Paul Appia*

juin 1802

Jean-Charles et Paul Appia, appliqués à maintenir le rythme de leur marche, parlent peu le premier jour. Le lendemain, pendant une halte, Jean-Charles demande à son compagnon pourquoi, bon horloger, il désire étudier la théologie à Genève.

— Je l'ai promis à mon grand-père avant sa mort, j'avais neuf ans.

— Tu veux devenir pasteur ?

— Les hommes ont davantage besoin de connaître Dieu que de savoir l'heure.

Les abris des chevriers laissés derrière eux et le col franchi, la montagne paraît déserte. Les marmottes ont abandonné leur garde, aucun sifflement d'alarme, aucun appel d'un être vivant sur les pentes nues. Le ciel couvert annonce une nuit sans étoiles. Paul accélère l'allure, Jean-Charles, fatigué, admire son endurance. En s'arrêtant pour lui permettre de reprendre son souffle, Paul lui raconte qu'à sa naissance, on ne pensait pas qu'il survivrait :

— Ce sont les prières de ma mère qui m'ont rendu aussi résistant.

— Sans prières, tu serais exactement comme aujourd'hui. La médecine m'a guéri de toute superstition.

Un grondement, un roulement, chute de pierres ou éboulement, les engage à dévaler la pente, attentifs à la seule inégalité du terrain. Une maison plus éclairée que les autres les guide à un village. À peine ont-ils frappé que la porte s'ouvre :

— Entrez, Docteur.

Surpris, Jean-Charles s'immobilise :

— Y a-t-il des malades chez vous ?

— Ma jambe, sauvez ma jambe ! supplie la voix d'un homme qui a reçu de bonnes rasades d'eau-de-vie.

— Que vous est-il arrivé ?

— Une chute sur un caillou du Diable.

En l'examinant, Jean-Charles constate des écorchures au torse, rien à la tête ni à la colonne vertébrale, une fracture à la jambe droite, difficile à réduire.

— Ne voulez-vous pas attendre le médecin que vous avez fait chercher ?

— Non, puisque c'est vous que la Mère de Dieu nous envoie.

Develay demande de quoi faire une attelle, du linge, des chiffons propres. Il place le blessé à bonne hauteur sur une table, montre aux infirmiers de fortune comment le maintenir le moment venu.

— Il me faudra tirer sur votre jambe, vous aurez mal, cela ne sera pas long.

Puis, lui tendant un chiffon soigneusement plié :

— Mettez cela entre vos dents et serrez autant que vous voudrez.

Tous serrent les dents pendant que Develay accomplit la réduction nécessaire. L'attelle posée, il veille à l'installation du malade pour la nuit. Un voisin offre aux voyageurs l'hospitalité. Paul remercie : ils dormiront dans le fenil.

À leur réveil, le malade, soutenu par les meilleurs oreillers de la maison, les accueille un bol de tisane miraculeuse en mains.

— Ayez de la patience, ne mettez pas le pied à terre avant que le miracle se soit produit.

— Je ne veux pas passer l'été sur ce lit !

— Quand une brebis se casse la patte, que faites-vous ?

Les enfants, qui se sont glissés dans la chambre, répondent qu'on lui maintient la patte bien droite avec des bâtons, que la bête reste couchée et qu'on lui tient compagnie jusqu'à ce qu'elle se promène sur ses trois pattes valides autour de la maison.

— J'ai compris, j'en ai pour un bon bout de temps et comme je n'ai que deux jambes, il faudra me trouver des béquilles. À moins que le miracle... On peut toujours l'espérer, conclut l'homme en buvant la tisane d'un trait.

— Pour le moment, ne vous levez pas, bougez le moins possible. Faites-vous conduire à l'hôpital si vos douleurs augmentent.

S'étant renseignés sur la route, les jeunes gens partent couverts de bénédictions.

— Crois-tu qu'ils m'auraient laissé entrer s'ils avaient su que je suis protestant ? demande Jean-Charles.

— Protestants ou mécréants, ils l'ont constaté d'emblée puisque nous n'avons pas fait le signe de croix devant le crucifix.

— Vont-ils mettre le malheureux sur ses jambes ?

— Sûrement pas. Pourquoi t'inquiètes-tu ? J'ai la conviction qu'ils ont suivi tes directives et que le miracle sera tel que tu le leur as fait comprendre : une parfaite guérison. Je regardais tes mains, tes gestes : tu es fait pour la chirurgie.

— Toi, tu auras beaucoup de mal à prouver l'existence de Dieu.

— L'existence de Dieu ne se démontre pas ! Savons-nous de qui nous parlons en prononçant son nom ? Dieu s'accueille, il se révèle, il nous visite. Il nous guide. Il nous a guidés et il nous guidera.

À la vue des fortifications de Genève surmontées par la flèche de la cathédrale, ils décident de se rendre d'abord chez les Ferrière, où Jean-Charles prendra des nouvelles de sa mère.

Caroline est auprès de Suzette. Aux cris de joie et de surprise, d'émerveillement de se voir réunis, Louis Ferrière quitte ses élèves pour faire la connaissance de son beau-frère et du futur théologien. Déjà Jean-Charles et Caroline s'esquivent :

— Nous courons chez maman !

Élisabeth gardait le souvenir d'un enfant émotif et secret. Si Caroline ne l'avait pas prévenue, elle serait demeurée interdite à la voix d'un jeune homme au sourire éclatant. Jean-Charles serre sur son cœur une femme aux cheveux gris, fragile, tremblante dans ses bras.

Jean-Charles de Genève à Yverdon
Les cousins de Champvent
Chez Marianne, les « brûleurs de papier »
Le tuteur Penserot
Le Dr Vuillemin; la guerre civile imminente en Suisse;
« Ce n'est pas un arbre de liberté mais un arbre de vie qu'il
aurait fallu planter et protéger »

juillet 1802

Rue Beauregard, Jean-Emmanuel s'attarde à converser avec Jean-Charles. Tous deux se félicitent de la prospérité de Genève, de l'arrivée des étrangers, de la turbulence, du luxe et du faste que leur mère désapprouve. Grâce au Premier Consul, le renouveau souffle sur la France et sur les territoires annexés. Portalis, le ministre des cultes à Paris, qui a blâmé la Compagnie des pasteurs pour son manque de reconnaissance envers le Premier Consul le jour de Pâques, se montre satisfait d'une souscription genevoise en faveur de la construction d'une église catholique romaine. Ferrière craint l'influence de deux prêtres, habiles prosélytes auprès des collégiens.

Impatient de revoir Georgina et le docteur Vuillemin, Jean-Charles part pour Yverdon en profitant d'une voiture de la banque Hentsch jusqu'à Nyon. La ville lui rappelle sa frayeur, à sept ans, de ne plus pouvoir revenir à Genève, et d'être conduit par

son père, avec Suzette et Jean-Emmanuel, à Yverdon, où ils n'eurent plus de nouvelles de leur mère.

Découvrira-t-il un jour les causes de la maladie de son père, la porphyrie, incurable, avec des plages de rémission ? Son père, par moments évadé de lui-même, comme si un autre être s'était emparé de son corps. En plus de la chirurgie, il lui faudra recourir aux multiples avancées de l'art médical.

La nuit venue, Jean-Charles, insensible à la fatigue et à la faim, marche sous un ciel étoilé, plus vaste que dans les montagnes du Piémont. À l'aube, à l'écart de Champvent, un chien aboie, il distingue la ferme de sa famille et s'étend dans les javelles.

— Bonjour Monsieur.

Jean-Charles s'assied, le soleil l'éblouit. Une fillette lui prend la main. En la voyant ébouriffée, habillée de travers et si confiante, il pense à Georgina :

— Comment t'appelles-tu ?

— Alice.

— C'est un bien joli nom.

Un homme s'avance. Jean-Charles se lève, son cousin Justin l'entraîne dans la cour : « Si longtemps qu'on ne t'a pas vu, Jean-Charles. Qu'est-ce qui t'amène de si bonne heure de nos côtés ? »

En trempant son pain dans un bol de lait, Jean-Charles lui parle de Turin, de son projet de poursuivre ses études à Paris. Sentant son cousin préoccupé, il se lève, il reviendra après avoir vu Georgina. La femme de Justin, enceinte, lui met un œuf encore tiède dans la main :

— Vous le donnerez à votre sœur.

— Quel gentil cadeau. Je passe souvent à La Tour Pélice chez notre tante Charlotte Peyrot, toujours

vaillante. Elle serait heureuse de nous voir ensemble ici. Elle prie chaque jour pour ses neveux.

— Remerciez-la pour nous, dit la femme. Ici, les gens n'ont plus le courage de prier.

En retrouvant les paysages de son adolescence, une sorte d'allégresse s'empare du voyageur. La silhouette d'Yverdon a changé, plusieurs tours ont disparu, l'effondrement du mur d'enceinte le surprend alors que la façade de l'hôpital est mise à neuf. Il s'y annonce. Chaleureusement accueilli et restauré, il trouve facilement le chemin de la pension Ducommun. Si longtemps qu'il n'a pas revu sa jeune sœur, si espiègle et câline. Elle a grandi ! Au lieu de se jeter dans ses bras, elle le regarde pétrifiée d'émotion. Où ont disparu la spontanéité, l'impétuosité dont il était complice ?

À l'hôtel des Bains, leur ancienne gouvernante Marianne est restée la même. Au mur de sa chambre, un seul tableau, cadeau de Georgina : le portrait de leur père entouré de ses enfants.

— J'en ai fait d'autres, dit Georgina en voyant son intérêt, mais Marianne ne veut pas les mettre au mur.

— Ils me font peur !

— Il faut que Jean-Charles sache que nous avons tous eu peur !

— Je veux bien montrer celui de l'incendie, consent Marianne en sortant de grandes feuilles de l'armoire.

— Pas seulement l'incendie, proteste Georgina, je t'ai tout donné. Il y a eu d'abord le tocsin, regarde l'appel du tocsin !

Elle désigne un clocher où s'ébranle le bourdon.

— Ici, la municipalité sort en courant de l'Hôtel de Ville; des gens se sauvent. Là, c'est la porte du pont. On va ouvrir aux insurgés avec un drapeau blanc. Ils ont déjà enfoncé la porte, ils ne veulent rien écouter. Je n'ai pas tout vu mais c'est comme si j'avais vu, ils étaient tellement en colère! Ici, devant le château, ils abaissent le pont-levis, ils entrent, ils vident les coffres et les armoires. Tu vois combien ils sont nombreux, ceux qui entassent les papiers pour les brûler et ceux qui se sauvent avec, pour les mettre à l'abri? Est-ce que tu entends les cris?

— Celui-là est un géant! s'écrie Jean-Charles en désignant la blouse bleue d'un paysan dont la tête atteint l'œil du soleil au fronton du temple. Même sur des échasses, il ne serait pas aussi grand!

— Il était immense, affirme Georgina, le tas des papiers montait jusqu'aux fenêtres des maisons. Il avait une fourche et une hache. Il chargeait les papiers d'une main avec la fourche, de l'autre, avec la hache, il menaçait de fendre la tête de ceux qui l'approchaient. Là, c'est l'incendie...

— Oh! soupire Marianne, je veux bien croire que les choses se sont passées ainsi. Moi, je n'ai pas bougé de ma chambre. Ce qui me rappelle la guerre, je ne peux pas le supporter. Tes dessins, je les enferme bien à plat dans cette armoire. Le moment venu, tu les prendras pour les montrer à ton fiancé.

— Marianne, lui reproche Georgina, tu sais que les fiancés meurent à la guerre.

Sur le point de rappeler que la guerre est terminée et la paix signée, Jean-Charles sent l'œuf, intact dans sa poche, et le tend à sa sœur:

— Nos cousins de Champvent me l'ont donné pour toi. Il est frais pondu de ce matin.

Surpris qu'elle le regarde sans y toucher :

— Suzette et toi élevez de la volaille à l'hôpital. N'as-tu jamais gobé un œuf encore tiède, pris dans le nid ?

— Jamais ! s'indigne Georgina comme s'il l'accusait d'un larcin.

— Tu peux le cuire si tu le préfères ainsi.

— Non ! il faut le vendre !

— Les œufs ne se mangent plus que rarement, intervient Marianne. Ils circulent comme monnaie d'échange. Notre intendant l'achètera au meilleur prix et nous aurons demain un bouillon à l'œuf au menu.

— À l'œuf du jour, plaisante Jean-Charles, dont le visage s'assombrit en voyant Georgina au bord des larmes. Promettant à Marianne de revenir avant son départ, il entraîne sa sœur dans l'avenue.

— Qu'ai-je dit ? Pourquoi as-tu du chagrin ?

Elle se serre contre lui, étouffe un sanglot. Il cherche à la distraire, un banc les accueille. Le bras autour de ses épaules, il s'inquiète de sa maigreur.

— La pension coûte cher. Je ne suis pas intelligente, murmure-t-elle enfin.

— Tu es intelligente. Madame Ducommun m'a dit que tu faisais d'énormes progrès. Je viendrai te chercher demain pour une grande promenade jusqu'à Clendy.

En traversant la Place, il ne distingue aucune trace de feu sur les façades. L'arbre de liberté, encore frêle, est indemne. Georgina a-t-elle exagéré l'ampleur du brasier ? Il s'enfile dans une ruelle, puis dans une autre, débouche Derrière-le-lac, où la brise d'été souffle la senteur des vernes et des roselières, et

s'assied, comme autrefois, sur la berge de la Grande-Rivière. Une barque chargée de sable remonte le courant en louvoyant. Au couchant, des cumulus cernés d'or montent au-dessus du Jura avant de s'assombrir. Il revient à l'hôpital pour le souper.

Dès le mot de « Bourla-Papey » prononcé à la table d'hôte, la conversation devient générale. Hors les dimensions du géant, les dessins et le récit de Georgina n'ont rien exagéré. Quand on s'aperçut que les flammes menaçaient d'incendier les maisons de la Place, on fit la chaîne avec des seaux remplis au canal et aux douves pour éteindre le brasier jusque tard dans la nuit. Au matin, les insurgés transportèrent l'amas de papier et de parchemins fumants, à demi consumés, Derrière-le-lac ; recouverts d'un nouveau butin, le feu reprit de plus belle pendant que des perquisitions acharnées se poursuivaient dans la ville. Aucun écrit justifiant un impôt ou une redevance ne devait subsister.

Chez le tuteur Penserot le lendemain, Jean-Charles apprend que Ferrière a reçu le solde de la « dot » de Suzette.

— Je voudrais recevoir une avance sur l'hoirie pour mes études.

— Vous avez sept frères et sœurs, votre mère aussi doit avoir des moyens d'existence. J'ai le mandat de veiller sur votre famille jusqu'à la majorité de votre frère cadet David-Léonard. Ce n'est pas une sinécure, surtout en ce moment où le plus petit placement de votre père est contesté.

— À cause des Bourla-Papey ? Les livres de mon père ont-ils été détruits ?

— Non, grâce à nos soins. Ils restent sous séquestre jusqu'à ce que le sort des redevances soit fixé.

Ému autant qu'heureux de le revoir, le chirurgien Vuillemin constate que Jean-Charles s'est acquis une solide connaissance du corps humain; aussi l'approuve-t-il de poser sa candidature à l'école pratique de chirurgie à Paris. Il lui parle des suites du passage des Bourla-Papey. La campagne révoltée n'approvisionne plus la ville...

— Voulez-vous dire qu'à Yverdon, les gens ne mangent pas à leur faim ?

— Certainement. Mais il y a plus grave. Après le coup d'État du jour de Pâques, la constitution du parti unitaire au pouvoir fut acceptée grâce à une ruse: les abstentions furent comptées comme des adoptions. Nous redoutons constamment d'être rattachés à la France ou de retomber sous le joug des Bernois.

— Que faire ?

— En témoigner. La tragédie de ces dernières années m'a appris à ne jamais remettre, ne serait-ce que d'une heure, la transmission des faits, si vite déformés, dissimulés, oubliés. Seule la vérité nous permettra de ne pas répéter les erreurs du passé.

— Comment la connaître ? En soignant avec vous Vaudois miliciens, insurgés, Suisses, Allemands, Français, Autrichiens, il m'était impossible d'avoir une vue claire de la situation. La seule constante était le pouvoir de la force armée écrasant tout sur son passage. Ce qui m'étonne aujourd'hui, c'est que les Bourla-Papey n'aient pas reçu un coup de fusil. Il devait pourtant y avoir encore des armes et des sentinelles aux portes de la ville...

— De cela aussi, tu auras à témoigner.

Georgina l'accueille, prête à sortir mais sans joie. Ils prennent la route ombragée qui mène au hameau de Clendy. En ajustant son pas au sien, il s'aperçoit qu'elle ne se souvient pas de Constance où elle est née, ni de Hauptwil où ils passaient l'été, ni même de la grande traversée de la Suisse pour revenir à Genève où ses aînés passaient la semaine afin de rattraper le retard de leurs études.

— Tu vois, nous aussi nous avons du retard, insiste-t-il pour la faire sourire.

Georgina ne sait pas quand elle arriva à la Bretonnière ni quand elle vint à Yverdon où l'attendaient son père, ses frères, Suzette et Marianne.

— Marianne se réjouit de nous voir cet après-midi, reprend Jean-Charles.

— Non, la famille, maintenant, c'est fini !

— Pourquoi fini ? Une famille, elle dure toute la vie.

Puis, ne recevant que son mutisme pour réponse :

— Quand nous serons tous ensemble à Genève...

— Jamais je n'irai à Genève !

— Mais enfin, Georgina, que nous reproches-tu ?

— Vous êtes tous partis.

— Que veux-tu dire ? Ne sais-tu pas que je suis parti au Piémont parce que je ne voulais pas me battre contre nos cousins de Hauptwil ? La Thurgovie était dans le camp des Autrichiens et à Yverdon, nous étions occupés par les Français.

— Après la mort de papa, nous n'avions plus de maison. Tu ne peux pas comprendre, tu n'étais pas ici.

Ils arrivent à l'entrée du hameau. Jean-Charles cherche des yeux la ferme où il s'était rendu souvent pour surveiller la cicatrisation d'une plaie. Se sou-

viendra-t-on de lui ? Croyant reconnaître l'endroit, il salue une femme dans son plantage. Elle lui jette un regard méfiant et disparaît dans la maison.

— Rentrons, dit-il en faisant brusquement demi-tour sur la route déserte.

Elle reprend :

— Il y avait si longtemps que tu étais parti ; j'ai cru que je ne te reverrais jamais. À quelle heure viendras-tu me chercher demain ?

— Je t'ai déjà dit que je dois retourner à Genève.

— Pourquoi ne restes-tu pas avec moi ?

Le regard fixé sur les arbres qui lui masquent la ville, il pense qu'en effet il n'était pas auprès d'elle au moment de la mort de leur père. Il se souvient de ses pressentiments qui ne furent confirmés que beaucoup plus tard, aucune nouvelle ne lui parvenant plus d'Yverdon. La mort de son père, le retour de sa mère, il les situe mal au milieu de ses souvenirs des armées qui franchissaient les Alpes de Savoie, des fuyards, des prisonniers, des blessés descendant ou remontant les vallées. C'est à lui de se taire maintenant face à l'obstination de sa sœur qui répète :

— Pourquoi repars-tu pour Genève ? Suzette n'a pas besoin de toi.

Enfin, à proximité de la pension, elle demande timidement :

— Es-tu fâché ? Pourquoi ne dis-tu rien ? Dis quelque chose ! Tu es venu pour me voir, pour que nous parlions, et maintenant tu joues à n'être personne.

— Je ne joue pas, Georgina, mais je te trouve dure, injuste, incapable de te mettre à la place de maman et je me trouve dur, injuste envers toi parce que tout aussi incapable de me mettre à ta place alors que tu as seulement cinq ans de moins que moi.

— Toi, tu te mets à la place de ..., elle s'interrompt, hésitant sur le mot, puis reprend bravement : tu te mets à la place de maman Élisabeth ?

— Tu ne sais pas comment elle a veillé sur toi, comment elle t'a nourrie, comment nous t'avons tous entourée après ta naissance, quand tu étais si petite et si fragile.

— Non, non, ce n'est pas comme cela, proteste Georgina, c'est tout autrement, c'est à cause de papa.

Parle-t-elle de la maladie de leur père ? de sa mort ? ou de la séparation de leurs parents ?

— Accompagne-moi chez Marianne, je lui ai promis de venir lui dire au revoir.

En la voyant toute raide devant lui, obstinée, inatteignable, il se demande si un vent de folie souffle sur la ville. Ce n'est pas un arbre de liberté mais un arbre de vie qu'il aurait fallu planter et protéger.